

les dépôts bien connus de Kaiseraugst, de Mildenhall, de l'Esquilin, de Carthage, et le trésor dit « de Seuso ». Bien plus, la composition relativement stéréotypée de ces dépôts permet d'y montrer des manques au niveau fonctionnel : l'absence de cuillères et, d'une manière générale, de gobelets et du service à boire, laisse supposer que la cruche de 1992 faisait bel et bien partie de l'ensemble mis au jour au XVII^e s. Dès lors, le dépôt de Trèves serait à considérer comme le témoin d'un seul et même service parfaitement homogène, plutôt que comme une accumulation de pièces éparses. M. Martin remarque également un accroissement progressif de la masse métallique que représentent ces services. Il suppose sur cette base la contemporanéité des ensembles de Trèves et de Seuso, qui sont datés du second quart du V^e s. Quant aux propriétaires de cet imposant service de table, ils nous sont au moins partiellement connus grâce aux graffitis relevés dans l'inventaire de 1628 : Nicetius/Audenta et Bassilia (?). Ceux-ci sont considérés par M. Martin comme des membres de la haute aristocratie romaine. Du reste, des membres de la classe sénatoriale sont bel et bien attestés à Trèves dans plusieurs inscriptions chrétiennes. Cette présence assurée de l'élite permet à M. Martin de retracer, grâce à l'étude des documents archéologiques de prestige découverts au fil du temps à Trèves, le statut de la ville jusqu'à la mort de Valentinien III en 455, qui marque une véritable rupture. Jean-Marc DOYEN

Raphaël GOLOSETTI, *Archéologie d'un paysage religieux. Sanctuaires et cultes du Sud-Est de la Gaule (V^e s. av. J.-C. – IV^e s. ap. J.-C.)*. Osanna Edizioni, Venozza, 2016. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 540 p., 165 fig. n./b. & couleur. (ARCHEOLOGIA NUOVA SERIE). Prix : 50 €. ISBN 978-88-8167-474-9.

Fruit d'une thèse défendue à l'Université de Provence en 2009, l'ouvrage analyse la répartition spatiale des sanctuaires protohistoriques et romains, des Alpes françaises au littoral méditerranéen. Répartition ou plutôt « organisation spatiale », l'auteur démontrant que l'emplacement des lieux de cultes n'est ni hasardeux ni insignifiant. La zone d'étude choisie traite volontairement une diversité de paysages (littoral, arrière-pays et montagne) ainsi que des territoires protohistoriques aux influences grecques et romaines contrastées. Un corpus de 173 sites, analysés par S.I.G., est accompagné d'une relecture critique de l'ensemble des sources archéologiques, épigraphiques et iconographiques, dont la plupart sont illustrées au fil des chapitres. R. Golosetti nuance entre autres la notion de sacralisation des espaces naturels (sources, bois, grottes...), qu'il convient de considérer définitivement comme des lieux de résidence des divinités et non plus systématiquement, sur base d'une approche « naturiste » dépassée, comme des éléments naturels divinisés. L'auteur s'interroge ensuite sur les processus d'implantation des lieux de culte. Alors que l'on s'est souvent cantonné à la notion floue de « sanctuaire de hauteur », le concept de géosymbole (un lieu référent dans l'espace) permet d'expliquer la position dominante d'une grande partie des sites sacrés : ces derniers définissent un paysage tel que les hommes ont voulu l'aménager. Certains sites naturels remarquables sont ainsi « choisis » par les hommes et les lieux de culte qui y sont installés forment à leur tour de nouveaux géosymboles. Mais d'autres facteurs expliquent ce processus d'implantation, comme la géographie humaine : l'aménagement d'espaces religieux dans des

zones qualifiées de « marginales », comme les grands cols alpins, s'expliquerait par la position des voies de fréquentation et des points de traversée, de franchissement. Plus qu'un lieu naturel, le sanctuaire devient alors un repère : il définit l'espace et protège la communauté humaine. Dans les contextes urbains, le rôle polarisateur joué par les sanctuaires est moins évident, comme à Glanum où le développement de l'agglomération autour du sanctuaire de source reste à prouver. Un important chapitre traite de la relation du lieu de culte au sein de l'espace urbain, et ce dès l'âge du Fer. Il en ressort une conception de l'espace sacré similaire à celles des sociétés contemporaines classiques grecques ou romaines, avec des emplacements choisis à but communautaire. Au Haut-Empire, certains sanctuaires protohistoriques sont abandonnés, d'autres transformés, mais la plupart des lieux de cultes romains semblent avoir été créés au même moment que les nouvelles agglomérations. Dans l'espace rural, les sanctuaires sont rarement isolés et jouent le même rôle que dans les noyaux urbanisés : répondre aux besoins des communautés. Au final, une approche novatrice basée sur des concepts empruntés à l'anthropologie et la géographie humaine offre des clés de lecture originales, complémentaires à la typologique « classique » des sanctuaires (grands sanctuaires civiques, sanctuaires d'agglomération, de *pagus*, de villa, etc.) : des lieux de cultes comme géosymboles, au sein du paysage et d'un espace défini par les communautés elles-mêmes. Une lecture mémorielle est également proposée pour certains lieux de culte établis sur d'anciens oppidums gaulois, voire dans certaines agglomérations dont l'occupation s'étale de l'âge du Fer à l'époque romaine. On soulignera la grande maîtrise de R. Golosetti à propos d'une période aussi longue (V^e s. av. J.-C. – IV^e s. ap. J.-C) et pour une région aussi contrastée culturellement que géographiquement.

Nicolas PARIDAENS

Florian STILP, *L'arc d'Orange. Origine et Nachleben*. Paris, les Belles Lettres / Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017. 1 vol. 22,5 x 24,5 cm, 262 p., nombr. ill. Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-44616-5.

Djemila FELLAGUE, « Retour sur l'arc d'Orange (Vaucluse), son environnement et sa datation », *Gallia*, 73-2 (2016), p. 145-168.

Il n'est guère fréquent que deux publications sur un sujet aussi précis qu'un monument romain paraissent quasiment en même temps, l'une ignorant l'autre, ou presque. Cela étonnera moins quand on sait combien les controverses sont vives autour de l'arc d'Orange, dont la datation est promenée de l'époque d'Auguste au III^e siècle au départ de l'analyse des mêmes éléments architecturaux, sculptés et épigraphiques. La vulgate française en fait un monument de l'époque de Tibère, éventuellement dédié à Germanicus puis restitué à Tibère, tandis que des chercheurs étrangers tendent à le rajeunir d'un siècle ou deux. Il faut reconnaître que la dédicace n'est pas vraiment conservée mais déduite de traces de fixation de lettres de bronze auxquelles on a fait dire plusieurs versions. Pour commenter ce monument dans la recherche actuelle, nous partirons de l'étude novatrice de Djemila Fellague qui se pose beaucoup de questions méthodologiques et qui entame son étude par un retour aux fouilles, anciennes et plus récentes, effectuées dans l'environnement immédiat de l'arc. Au